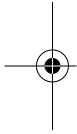


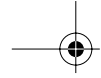


Habituellement, quand elle entend « nazisme », la vulgate sort son Nietzsche. Du grand public dit cultivé aux philosophes postmodernes pourfendeurs de Mai 68, compagnons de route du libéralisme et des valeurs du catholicisme, en passant par quelques faux avertis mais vrais fourvoyés, l'auteur de *Par-delà le bien et le mal* fournirait la svastika, l'incendie du Reichstag, la nuit des longs couteaux, la moustache du Führer, les camps de la mort, les chambres à gaz et l'incendie de toute l'Europe.

Pour cette engeance tenace, malgré les preuves du contraire, il suffirait de se baisser pour ramasser dans le fouillis nietzschéen tout ce qui permet de parfaire le costume de l'incendiaire national-socialiste modèle. On a beau relever les textes du Nietzsche philosémite, soucieux de croiser l'excellence des peuples de Goethe et de Moïse, appelant à fusiller les antisémites, quittant son éditeur quand il découvre son implication dans l'impression de brochures haineuses à l'endroit du peuple élu, se disputant avec sa sœur qui, elle, milite dans les rangs racistes, rien n'y fait.

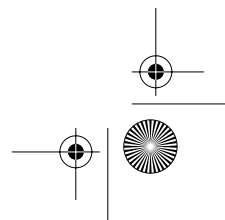
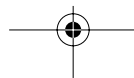
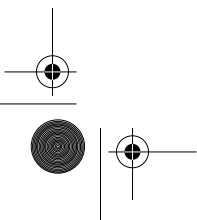
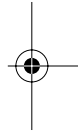
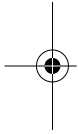
Ajoute-t-on que Nietzsche détestait l'État, fus-





tigeait le ressentiment, exérait les mouvements de masse, recourait à une langue poétique qui lui faisait célébrer la guerre, certes, mais comme une métaphore, bien qu'il la conchât, en revanche, quand elle se menait sur un terrain de bataille réel ? Précise-t-on que le philosophe définissait ses notions cardinales – force, faiblesse, maître, esclave, cruauté, pitié – en vertu d'une métaphysique directement branchée sur la capacité à assumer le tragique de l'éternel retour et non en regard de la politique, encore moins de la politique politicienne ? Le couperet déjà tombé a tranché la tête, il n'est alors plus besoin d'examiner le dossier...

L'antinietzschéisme est une passion – bien souvent, d'ailleurs, la passion des dévots de la raison. Parfois, les rêveurs d'autodafés consumant les livres de Nietzsche tiennent la torche dans une main et la *Métaphysique des mœurs* dans l'autre. La morale de l'intention, la pureté de la loi, la radicalité de la moralité, les postulats de la raison pure – ah ! Dieu, la liberté et l'immortalité de l'âme, ces babioles métaphysiques tellement utiles pour récompenser les bons et punir les méchants ! –, le ciel étoilé au-dessus de leur tête, la loi morale dans leur cœur, le brandon empaumé, ils aiment leur prochain, certes – ce qui, dans leur langage, s'énonce ainsi : considérer autrui comme une fin et non un moyen –, mais ils aiment moins leur prochain lorsque celui-ci est trop lointain. Or, le nietzschéen, voilà le plus lointain de leurs prochains...

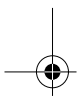
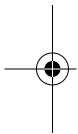




Quel ne fut donc pas mon étonnement quand, lisant *Eichmann à Jérusalem* d'Hannah Arendt, j'ai découvert que le criminel de guerre se réclamait pendant son interrogatoire et son procès en Israël non pas d'un nietzschéisme stupidement attendu par les brutes philosophantes, mais d'un kantisme dont la revendication semble aussi bruyante qu'un coup de canon dans un monastère... Eichmann kantien ! Stupéfaction, saisissement, surprise ! Que l'un des acteurs de la solution finale revendique une existence placée sous le signe de la *Critique de la raison pratique*, voilà qui mérite examen.

Le premier mouvement relève de la réaction pavlovienne : le formatage universitaire habitué à autre chose qu'à associer nazisme et kantisme. Kant a déployé son campement intellectuel du bon côté de la barricade : là où se retrouvent les bien-pensants, les honnêtes gens, les moralisateurs, les vertueux, les purs, les auréolés, les chrétiens sans soutane. L'œuvre éthique de Kant, c'est le catéchisme chrétien moins la rhétorique saint-sulpicienne.

De fait, la *Métaphysique des mœurs*, sinon *La Religion dans les limites de la simple raison*, donnent aux chrétiens, aux idéalistes, aux spiritualistes, l'illusion de pouvoir penser comme le pape tout en disposant du luxe de pouvoir s'exprimer dans une autre langue, en l'occurrence le verbiage de l'idéalisme allemand, de la logorrhée universi-



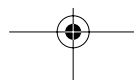


taire qui produit les fumées mentales si chères aux tenants de la philosophie dominante.

Et si, après le premier temps de dénégation, on allait y voir de plus près ? Si Eichmann, qui se réclame de l'impératif catégorique, n'avait pas tort et que le mécanisme philosophique de Kant se révélait compatible avec la vie quotidienne d'un nazi effectuant son travail de monstre ? L'absence dans l'œuvre complète de Kant d'un droit éthique et politique à désobéir ne fournit-elle pas la clé de ce couple infernal : un kantien nazi ? Ce sera ma thèse.

Comment Eichmann a-t-il pu rencontrer la pensée du philosophe prussien ? Avec qui ? Quand ? Avec quels livres ? A-t-il disposé d'un passeur ? Si oui, lequel ? Au printemps 1786, à Iéna, des contemporains de Kant se sont battus en duel car l'un des deux affirmait que la *Critique de la raison pure* nécessitait au moins trente années d'études à l'Université pour en pénétrer le secret, l'autre croyait qu'on pouvait y entrer de plain-pied. Eichmann disposait-il du bagage intellectuel lui permettant d'assimiler le contenu de la deuxième critique – il est vrai moins complexe que celle de 1781 ?

Le passeur du philosophe existe probablement : il s'agit du père d'Eichmann, Adolf (*sic*), un comptable, croyant, pieux, dévot, disposant d'une bonne bibliothèque classique. Le criminel de guerre dira



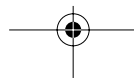
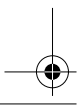
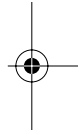
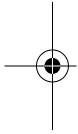


avoir également lu *Le Monde comme volonté et comme représentation* – prélevé dans les mêmes rayonnages ? –, un ouvrage à partir duquel il conclut que la voie du libre arbitre est bien plus périlleuse que celle de la religion.

On ne s'étonnera pas qu'Eichmann, fils d'un père siégeant pendant plusieurs années au conseil presbytéral de la paroisse protestante de Linz, d'une mère également très pieuse, croyante et pratiquante, orphelin de cette même mère, puis beau-fils d'une nouvelle femme tout aussi stricte et pieuse, ait cru en Dieu toute son existence. Foi du charbonnier, sur l'échafaud, il invectiva en disant que tous se retrouveraient...

De formation et de culture protestantes, pratiquant dans sa jeunesse, Eichmann quitte l'Église évangélique en 1937. Une fois assurée sa sécurité en Amérique du Sud après 1945, il se convertit au catholicisme afin de témoigner sa « profonde gratitude » aux prêtres qui lui ont permis de quitter l'Europe et de rejoindre l'Argentine par le canal des monastères et la filière vaticane... Lors de l'instruction de son procès, il dira : « Ma vie durant, j'ai toujours été attaché à l'Église. »

Le bagage kantien fit assez sûrement partie de la formation familiale : chez les Eichmann, on devait priser la religion piétiste du philosophe prussien, lui aussi formaté puissamment par sa mère – au point que son Dieu restauré sous forme d'un postulat de la raison pure pratique semble





un signe de piété filiale consenti aux mânes maternelles en regard de l'audace métaphysique du criticisme qui, sinon, conduisait tout droit à son effacement. Cette religion chrétienne contrainte dans un carcan langagier philosophique kantien avait tout pour plaire à ce genre de famille.

N'attendons pas du fonctionnaire de la solution finale une lecture philosophique ou scrupuleuse de la *Critique de la raison pratique*. On peut supposer une telle lecture de la part du nazi Heidegger, de l'hitlérien Hans Heyse, président de la *Kant Gesellschaft* nommé par le régime national-socialiste, d'Alfred Rosenberg, élogieux sur Kant dans *Le Mythe du XX<sup>e</sup> siècle*, et d'Ernst Jünger, l'auteur du *Travailleur* ; ou encore d'Oswald Spengler, le signataire du célèbre *Déclin de l'Occident* si souvent cité, si rarement lu. Car tous ces *penseurs nazis*, très amateurs de Kant, firent profession d'écrire des livres de *philosophie*... Mais Eichmann ?

Nul besoin d'être philosophe de formation ou de profession, rompu aux lois de l'épigraphe dans la discipline pour disposer du droit de lire un ouvrage signé Platon, Descartes ou Kant. Il n'existe aucune autorisation préalable au commerce de la pensée d'un auteur canonique. Le professeur de philosophie n'est pas seul au monde à disposer d'un sésame perpétuel – une fois ses diplômes obtenus... – pour fréquenter l'Académie, le Lycée, le Portique, le Jardin, le Poêle cartésien, l'université de Königsberg ou l'amphi-

